



La fin du chemin

Régine Vandamme
(nouvelle inédite)



CULTURE
LETTRES ET LIVRE



La fin du chemin

Régine Vandamme

(nouvelle inédite)

Il était une fois un homme qui habitait une grande maison au bout d'un petit chemin. La maison était trop grande, le chemin, trop court, trop droit, trop près d'une autre maison lui ayant appartenu. L'homme, chaque jour, en sortant de sa maison voyait le chemin. Chaque jour, il s'en détournait, prenant vivement la direction opposée. Plus jamais, il ne prenait le chemin, mais tous les jours le chemin le prenait. C'était un petit chemin de pierres et de cailloux et de poussière de terre, bordé par des champs qu'empruntaient les fermiers et leurs tracteurs et les habitants et leurs bicyclettes. De larges fossés de part et d'autre de l'accotement en délimitaient l'étroit tracé. Au loin, on apercevait les fumées blanches et opaques des usines d'une zone industrielle qui avait grignoté les terres arables. L'hiver, le chemin était le plus souvent verglacé car exposé aux vents mauvais. L'été, il recevait le soleil du levant au ponant, le rendant aux jours les plus torrides étouffant car aucun arbre n'y avait pris racine. La nuit, il était sombre à faire peur comme souvent le sont les chemins agricoles dépourvus d'éclairage public. À pied, il fallait compter vingt minutes d'un pas soutenu pour gagner le village voisin.

Un jour, l'homme avait pris le chemin pour la dernière fois, laissant derrière lui sept années de sa brève vie et une maison à la mesure de sa famille, vide, complètement vide. Comme il devait se loger, il s'installa dans la première maison à l'autre bout du chemin. Il n'eut pas la force d'aller plus loin. Cette maison était libre. Il la loua. Sans réfléchir, surtout, sans réfléchir. Qu'elle se trouvât sur le chemin le rassurait. Il se sentait relié à la maison vide. Ainsi n'avait-il pas l'impression de l'abandonner tout à fait. Ce chemin, qui menait de son ancien domicile au village où il était né, où habitaient ses parents, des amis, il l'avait maintes fois parcouru. Il était un



passage obligé dans sa vie, un trait d'union entre sa vie d'enfant et sa vie d'adulte, entre sa vie de fils et sa vie de père. Se poser à l'extrémité de ce chemin, qui tant pour lui symbolisait les étapes cruciales de sa vie, lui avait paru nécessaire. Incontournable. Il n'ignorait pas que cette nouvelle maison était trop grande pour un seul homme. Elle n'était pas idéale, n'était pas pour lui, tout simplement. Mais il ne pouvait pas se résoudre à s'éloigner du chemin. Ce chemin pierreux, ce petit chemin que pas même les cartes topographiques ne renseignaient. Sa vie toute entière tenait sur cette ligne reliant les points A et B. Points de départ et d'arrivée d'un destin contrarié, dont le premier, par le brutal et récent changement intervenu dans sa vie, devenait point de chute.

L'homme ne chercha pas à reconstruire à l'identique son intérieur. Il savait que cela n'avait aucun sens et avant tout, il cherchait à donner du sens à ses actes, au nouveau cours de sa vie. Las ! il n'y parvint pas. Le chemin le hantait, nuit après nuit, et aussi chaque jour que le soleil éclairait d'une lumière nouvelle. Il occulta les fenêtres donnant sur le chemin. Quand il quittait la maison, il lui tournait aussitôt le dos, se refusant à son endroit le moindre regard. Pour l'oublier mieux encore, il acheta pour seul mobilier une télé à écran géant, un lecteur de DVD et une console de jeux vidéo. Les images et le son remplissaient de leurs éclats, couleurs et fureurs, la grande pièce où trônait un unique fauteuil à une place. Il n'avait pas voulu de table, ni de chaises. Pour quoi faire ? Y manger en l'absence des siens lui eût rappelé avec trop de force les trois repas quotidiens à la table familiale qu'il présidait en qualités de père et de mari, bref d'homme de la maison. L'homme refusait les souvenirs, toutes ces images, ces émotions venant par en-dessous brouiller la vie présente, celle à laquelle on est bien obligé de faire face, la seule qui existe vraiment, à laquelle on n'échappe qu'en mourant ou en choisissant de

mourir. Ce qui vient par en-dessous ne se laisse pas voir clairement. On est toujours pris de court. L'homme détestait se laisser surprendre. Les eaux de la vie sont rarement assez claires pour lire à leur surface la nature de leurs troubles. Il mangeait debout face au frigidaire ouvert, à même les paquets d'emballage, quand la faim se faisait ressentir. Ou assis dans son fauteuil pour grignoter d'énormes paquets de chips dont la croustillance chassait les pensées lancinantes que l'arrivée de la nuit ne manquait pas de former dans son cerveau que le trop-plein d'images ne parvenait pas à lessiver. Il n'avait pas non plus meublé sa chambre. Son repos, plus jamais, n'égalerait celui goûté aux côtés de celle qui sept années durant partagea sa couche. Il faisait de petits sommes dans son fauteuil au milieu du vacarme télévisuel. Il ne sortait que rarement pour faire quelques provisions de mauvaises nourritures, de boissons plus ou moins alcoolisées, de films et de jeux de guerre et de combats. Il ne s'intéressait plus à rien de ce qui se passait dans le monde depuis l'anéantissement du sien. Il n'avait plus de place au monde, n'en cherchait pas de nouvelle. Il ne pouvait y en avoir d'autre que celle qu'il avait occupée à l'autre bout du chemin. Sa place si tant est qu'il lui en restât une, devait forcément être sur une portion de cette ligne. C'est pourquoi il en avait choisi l'un des points extrêmes.

Le jeu et la fiction à haut débit firent de lui un autre homme. Un homme coupé du réel, privé de la communauté des hommes, exclu du travail. Seuls les univers de guerre, de combat, d'espionnage trouvaient grâce à ses yeux. Hors ces espaces virtuels, plus rien n'existait pour l'homme. Sauf le chemin.

Vint un jour où plus aucun film ne retint son attention, où plus aucun jeu ne déclencha en lui l'excitation indispensable à l'envie dévorante d'aller plus loin, jusqu'au bout, d'être plus fort,

plus rapide que la machine. Ce jour-là fut jour funeste. En sortant de chez lui, il tourna la tête en direction du chemin. Et même, il fit quelques pas pour bien lui faire face. Personne n'aurait pu dire, à le voir ainsi, planté au milieu du début du chemin, à quoi il pouvait bien penser, le regard fixe, perdu, loin, plus loin que le bout du chemin. Non, personne, à part lui, peut-être. Une idée se faisait jour dans l'esprit dérangé de l'homme. Une idée plus noire que la vase noire d'un étang jamais curé. L'homme quitta sa pose pour se diriger en toute hâte dans la remise de sa maison. Quelques voyages furent nécessaires à l'ébauche de son projet. A l'aide d'une brouette, il charria quantité de briques et de pieux de bois, sacs de ciment, sable, barriques d'eau et outils divers. C'était la morte-saison et il n'y avait guère de candidats à la traversée du chemin. Aussi l'homme put-il se mettre à l'exécution de son plan, sans être du tout gêné. En une journée et une nuit, il monta un mur haut de dix pieds, interdisant de la sorte tout accès au chemin. L'homme, harassé par ce travail, crut, qu'ainsi il en était fini de ce mur. Pour la première fois depuis des semaines il dormit plus de quatre heures d'affilée.

À son réveil, il sortit contempler son œuvre, pas peu fier de son édifice.

Pour célébrer le fruit de son labeur, il but à son pied une bière, puis une autre et d'autres encore. L'ivresse le gagna décuplant sa folie ordinaire.

Arriva un cycliste. C'était Petit-Louis qui s'en revenait de chez l'épicière et s'en retournait chez lui dans le village voisin. Hiver comme été, Petit-Louis empruntait, au retour de ses commissions, le chemin. Sa surprise fut grande de découvrir, en lieu et place du début du chemin, un mur, et de cette hauteur encore bien ! Petit-Louis n'avait pas toute sa tête. Il s'en laissa conter par l'homme et prit le parti de prendre la grand-route. Petit-Louis ne garda pas pour lui le sujet de sa découverte,



mais comme il n'avait pas toute sa tête, personne n'alla vérifier la véracité de ses dires. Et le mur demeura ignoré des habitants des deux villages.

L'homme dégrisa, mais sa folie ne le quitta point. Il n'y avait plus de chemin, du moins visible, mais il y avait plus fort que le chemin : il y avait l'idée du chemin. Cette idée ne lui laissa aucun répit. Un matin, le facteur se rendit à l'adresse de l'homme. Il avait pour lui une lettre. La première depuis qu'il habitait la grande maison. En l'absence de l'homme, le facteur hésita à jeter la missive dans la boîte réservée à cet effet car – pensait-il – il ne lui viendrait jamais à l'idée de relever son courrier alors que jamais il n'en recevait. Il aurait bien attendu l'homme, s'il n'y avait eu ce mur ; le facteur n'en croyait pas ses yeux. Ainsi donc, le mur, dont avait parlé Petit-Louis, n'était il pas un délire du petit vieillard. Se sentant tenu de faire son devoir de messenger, il choisit de mettre la lettre adressée à l'homme bien en évidence sur le seuil de sa maison, coincée sous l'épais tapis de coco, dans l'espoir très professionnel que l'homme l'apercevrait en rentrant chez lui. Le facteur s'en fut rapporter la nouvelle au village.

À 10H, toute la population fut en émoi.

À 10H30, le vieux Gilmant se dirigeait à tombeau ouvert sur la route bitumée, aux commandes de son Manitou New Holland. À 10H35 précises, le fermier, sa colère et son bolide atteignirent le but de leur course et leur objectif : le mur.

Ce n'est pas la balle du fusil de l'homme qui tua le vieux paysan, mais une déflagration d'une violence jamais connue, pas même en temps de guerre.

L'homme venait d'arrêter son automobile à hauteur de sa maison quand il fut intrigué par le grand chambard en provenance du chemin. Le temps de comprendre, à la vue de l'engin

agricole, ce qui se tramait, il s'était emparé, dans le coffre de sa voiture, de la 22 long rifle et de la boîte de munitions qu'il venait d'acheter à l'armurier de la ville. L'homme avait eu le temps de charger l'arme et d'épauler. Pas de tirer. Il n'eut pas même l'occasion d'apercevoir, dans la brèche du mur opérée par Gilmant, ce qu'il avait mis tant d'énergie à effacer de sa vue : le chemin. Il en consentit un chagrin d'une pureté inédite, d'une qualité propre à le réconcilier avec l'humanité toute entière, sa femme y incluse. Il n'eut pas le temps d'éprouver l'humidité des larmes salines roulant sur ses joues, pas le temps d'être sûr que les petites silhouettes se tenant par la main à travers la béance du mur fussent ses enfants, pas le temps de se dire qu'il regrettait tous ces mois perdus à se perdre, pas le temps de pardonner à sa femme de l'avoir quitté, pas le temps de se pardonner à lui-même de n'avoir pas pu lui accorder ce pardon, car immédiatement après l'écroulement du mur, alors que Gilmant s'attaquait à ses fondations, une explosion souffla la campagne à 10 kilomètres à la ronde, ne laissant en son épiceutre qu'un immense cratère comme seule en connaissent les astres lointains. Des dizaines de morts, deux fois plus de blessés, des disparus, une chaleur infernale, une odeur insoutenable de combustion de corps, de végétaux et de matériaux industriels. Une vision apocalyptique sans plus de constructions, sans plus de champs, sans plus d'usines, sans plus de chemin. Sans plus personne. Une dévastation sans nom. Une désolation irréaliste. Un vide surnaturel. L'inexistence. La fin du chemin.

¹ Cette nouvelle a été écrite au lendemain de la catastrophe de Ghislenghien.



Copyright : Régine Vandamme

Graphisme : Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française Service général des Lettres et du Livre
Bruxelles, septembre 2006

 La Première

 la deux



 La Libre BELGIQUE